

*Uppsala Rhetorical Studies U R S*

*S R U Studia Rhetorica Upsaliensia*

ACTUALITÉ D'UNE  
PENSÉE RADICALE

Hommage à Cornelius  
Castoriadis

**Vincent Descombes**

Introduction

– Une pensée radicale

Vincent Descombes, Florence  
Giust-Desprairies, Mats Rosengren [eds]

## — Introduction — Une pensée radicale

Vincent Descombes

Directeur d'études à l'EHESS. CESPRA

Le 26 octobre 2017, j'ai reçu la charge de présenter au nom de l'Association Cornelius Castoriadis le colloque qu'elle organisait conjointement avec l'Institut Mémoire de l'édition contemporaine (IMEC), le Laboratoire du Changement social et politique (LCPS) de l'Université Paris-Diderot (Paris 7) et le Centre de recherches sociologiques et politiques Raymond-Aron (CESPRA) de l'École des Hautes Études en Sciences sociales. Je commençais par remercier les deux établissements qui avaient accepté d'accueillir notre rencontre (l'Université Paris 7 pour la journée du Jeudi 26, l'EHESS pour les journées du Vendredi 27 et du Samedi 28). Après quoi, j'expliquais le titre que nous avons donné au colloque, à savoir : « Actualité d'une pensée radicale : Hommage à Cornelius Castoriadis ».

Dans la langue des journalistes et des politologues, le mot « radicalité » évoque des phénomènes d'extrémisme, de sectarisme ou d'intégrisme, voire de passage à l'action violente. On dit par exemple d'un conflit qu'il se radicalise, voulant dire par là que les positions se durcissent et deviennent irréconciliables. La radicalité renvoie alors à une échelle permettant de classer les prises de position et les revendications selon qu'elles sont modérées ou excessives, conciliantes ou combatives, molles ou dures.

Ce n'est pas ainsi que Castoriadis lui-même entendait la radicalité. Et ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre le titre de notre colloque. Castoriadis prenait le mot « radicalité » dans le sens des philosophes. La pensée d'un philosophe se fait radicale quand elle cherche à répondre à l'exigence qui fonde la philosophie comme telle, une exigence que Castoriadis définissait ainsi : une prise en charge de la totalité de ce qui demande à être pensé. Il dit par exemple :

« La philosophie est prise en charge de la totalité du pensable puisqu'elle est requise de réfléchir sur toutes nos activités » (*Fait et à faire*, Seuil, 1997, p. 11)

Dans l'histoire de la philosophie, cette exigence d'une réflexion radicale s'est souvent traduite par l'idée que le philosophe devait trouver un *point de départ radical* pour son entreprise. Il lui fallait mettre la main sur une *première vérité*, une vérité qui contiendrait en germe toutes les autres, à la façon dont le *Cogito* des philosophes du sujet est censé fournir le principe de la science ou celui de la morale.

D'autres philosophes ont contesté le caractère fondateur, et donc la radicalité, de cette prétendue première vérité. Ils ont renoncé à se donner un point de départ radical dans une première vérité, principe de toutes les autres vérités, fondement ultime de tout notre savoir. Pourtant ils ont maintenu l'idée d'un point de départ radical en déterminant la question qui devait, selon eux, être à la racine de toutes les autres, une question qui se devait donc d'être unique et fondamentale. La pensée se ferait radicale en posant cette question ultime, qui est aussi la première de toutes les questions, celle qui commande toutes les autres. Ainsi, Heidegger a cru pouvoir se donner pour thème la totalité du pensable en posant la question de l'être, ou plus précisément la question du *sens de l'être*, question qui selon lui précède toute interrogation sur telle ou telle sorte d'étant. Il faudrait poser la question de l'être en la séparant soigneusement des interrogations subalternes sur l'étant. Procéder autrement, ne pas isoler la question du sens de l'être, ce serait participer à l'« oubli de l'être » qui marque, selon Heidegger, le destin de la métaphysique occidentale.

Ce n'est pas du tout la voie suivie par Castoriadis. De la tradition philosophique, il retient assurément quelque chose. A savoir, l'exigence d'une question qui ne s'en tienne à demander si quelque chose

existe, mais qui réfléchisse sur le sens même de cette interrogation, donc sur le sens de l'assertion d'existence dans le cas considéré. La question ontologique, ou question du « sens de l'être », doit en effet être posée, mais à chaque fois dans un domaine particulier. Par exemple, la philosophie du social consiste pour lui à demander ce que c'est, pour une société ou pour une culture, que d'exister : selon quel mode d'être doit-on concevoir le « il y a » quand il s'agit de dire qu'il y a, non pas seulement des étoiles, des montagnes, des abeilles, mais aussi des sociétés humaines. En quoi le « social-historique » ne se laisse-t-il pas réduire au « naturel » ? En revanche, Castoriadis rejette catégoriquement l'idée qu'on pourrait se donner un unique point de départ, que ce soit dans une unique *vérité première* ou dans une unique *question première*.

Pour lui, la réflexion doit se confronter avec les multiples activités humaines qu'il s'agit de penser, c'est-à-dire d'abord de concevoir à chaque fois dans le mode d'être qui leur est propre. Il s'ensuit que le philosophe doit se confronter avec tous les *domaines de l'homme* et être attentif à ce qui rend spécifique chacun de ces domaines. D'où l'importance dans sa pensée des questions d'émergence et d'irréductibilité, de ce qu'il appelle *création*. C'est là ce que Castoriadis appelle : prendre en charge le pensable. Les volumes de la série intitulée *Les Carrefours du labyrinthe* donnent à voir, par l'organisation même de leurs tables des matières, comment il entendait la radicalité d'un questionnement. Les textes y sont regroupés en rubriques dont les titres sont fournis par le lexique grec : *psyché*, *logos*, *koinônia*, *polis*, et même une fois *kairos*. Le philosophe doit donc se faire philosophe de la politique, philosophe de la psychanalyse, philosophe des sciences sociales, et faire surgir les questions ontologiques à partir du domaine à chaque fois exploré. Il est remarquable qu'on ne trouve pas une rubrique qui aurait pour

titre *to on* ou « l'être » considéré pour lui-même, à part de cela qui se trouve être dans le cas considéré. C'est que Castoriadis, à la différence de la phénoménologie herméneutique, prend à la lettre la célèbre proposition d'Aristote : l'être se prend en plusieurs sens. Le mode d'être d'une cité n'est pas celui d'un caillou, ni celui d'un nombre ou d'une théorie. L'assertion « il y a » change de sens d'une strate du monde à l'autre, d'où les tables de matière familières aux lecteurs des *Carrefours*.

C'est cette confrontation que Castoriadis a menée dans ses séminaires de l'EHESS, sous le titre général d'une interrogation sur la *Création humaine*. Dès lors que sa pensée était axée sur l'irréductibilité les unes aux autres des différentes strates de la réalité, et en particulier l'irréductibilité de la strate qu'il appelle « le social historique » à celle du « naturel », il n'a cessé d'interroger, en philosophe, les disciplines des sciences sociales, et en particulier : l'économie politique, l'histoire, la sociologie et l'anthropologie sociale, et bien sûr la psychanalyse, qu'il pratiquait par ailleurs. C'est à cette partie de son travail que le présent colloque est consacré. Il faudrait à vrai dire une autre rencontre pour rendre justice à sa réflexion sur les mathématiques, en particulier sur la théorie des ensembles et la logique des concepts mathématiques (laquelle inclut la logique « ensembliste-identitaire » sur laquelle il ne cessait de revenir), et encore une autre rencontre pour tenir compte de ce qu'il avait à dire sur les sciences de la nature, en particulier sur la biologie et la subjectivité du vivant.

A d'autres occasions, par exemple à la décade de Cerisy-la-Salle en 1990, nos discussions de la pensée de Castoriadis avaient été organisées thématiquement, sur le modèle qu'il avait lui-même fourni dans ses *Carrefours du labyrinthe* et que je viens de rappeler. Chaque conférencier avait donc été invité à intervenir dans l'une ou l'autre de ces catégories : du côté du *logos*, ou de la *psyché*, ou de la *polis*.

Le colloque d'aujourd'hui a été conçu autrement. Puisque l'occasion en était l'anniversaire de la disparition de Castoriadis (1997), l'idée a été d'interroger des chercheurs contemporains en sciences sociales et en philosophie. Chacun d'eux a été prié d'intervenir à partir de son propre travail. Même si nous avons pu, jusqu'à un certain point, regrouper les exposés en trois grandes rubriques – l'état du sujet aujourd'hui, le pouvoir instituant de la démocratie, perspectives actuelles sur l'imaginaire social –, il ne s'agit nullement de chapitres successifs, mais de simples repères, et il est à prévoir que nous entendrons parler de la subjectivité, du politique et de l'imaginaire tout au long du colloque. Il ne peut en être autrement dès lors que le but est « prendre en charge la totalité du pensable », non pour le déduire d'un premier principe, non pour le rassembler dans une formule unique, mais au contraire pour l'appréhender dans sa diversité, dans ce qui nous impose de l'appréhender comme une *création*, ce mot étant entendu en son sens ontologique où il désigne l'émergence de nouvelles formes et de nouvelles possibilités d'être.

Le propos de ce colloque n'est donc pas de présenter systématiquement les grandes idées de Castoriadis, ni non plus de rappeler les grandes étapes de son itinéraire d'intellectuel, de militant politique, d'économiste, de psychanalyste, de philosophe. Il est de mesurer l'actualité de sa pensée en demandant à des chercheurs, engagés sur des terrains très variés, de nous dire s'ils font quelque chose aujourd'hui de ses idées – que ce soit pour en tirer parti, les développer, ou au contraire pour les contester.

Vingt ans après, quelle est la présence de Castoriadis dans les débats contemporains ? Telle sera la question à laquelle nous allons chercher à répondre ensemble.